

juif, sous la protection d'un père catholique.

SAMUEL. Remarquez que ma femme, toute zélée protestante qu'elle est, n'est pas de celles dont Le Blanc a dit qu'elles aimeraient mieux charger leur conscience de dix amants que d'une messe.

D'ARCIS. Quant à moi, je l'avoue en toute humilité, j'aimerais mieux convenir avec Viret que saint Pierre n'a jamais mis le pied à Rome, que de souffrir le martyre en défendant l'opinion contraire, toute conforme qu'elle est à l'esprit de l'Église, à laquelle je n'en suis pas moins fidèlement attaché.

Cette petite dissertation ramena tout naturellement l'entretien sur le choix que Gabriel et Victorine devaient prononcer dans quelques jours.

Pour dernière épreuve, il fut convenu que toute la famille, à laquelle on voulut bien m'adjoindre, assisterait, pendant la semaine où nous allions entrer, à l'une des cérémonies des trois religions catholique, juive, et protestante.

En conséquence, avant de nous séparer, nous nous donnâmes rendez-vous pour le vendredi suivant à la synagogue de la rue Notre-Dame de Nazareth, à quatre heures de l'après-midi, heure où commence la cérémonie du sabbat; le samedi,

au temple protestant de la rue Saint-Honoré, où nous devons assister à la cérémonie d'un mariage; et le dimanche, à la grande messe de Saint-Roch.

J'arrivai à la synagogue au jour indiqué, une heure avant ma compagnie, pour me donner le temps d'examiner cette maison du Seigneur, où je n'étais jamais entré. J'admire d'abord la noble simplicité de l'édifice. L'intérieur est divisé en trois parties, par deux rangs de colonnes doriques; la nef a le double de largeur des bas côtés.

Au-dessus de l'autel, au fond du sanctuaire, sont renfermées les tables de la loi dans une armoire en bois de cèdre, que recouvre, avant l'office, un rideau de velours de soie brodé en or.

Deux seules inscriptions se lisent dans l'intérieur de la synagogue, au-dessus de la porte d'entrée :

*Tu entres ici avec Dieu,  
Tu en sortiras avec Dieu;*

A l'autre extrémité, sur la corniche cintrée qui sépare le chœur du sanctuaire :

*Souviens-toi pour qui tu viens ici.*

Au milieu de la nef s'élève, sur une estrade, un vaste pupitre éclairé par le chandelier à sept branches.

Je prenais note de mes observations, lorsqu'un des gardiens de la synagogue s'approcha de moi et m'invita à remettre mon chapeau, en m'assurant que le Dieu des juifs avait en horreur les têtes découvertes. Je me fis d'autant moins prier, que l'usage contraire adopté dans les temples chrétiens m'a toujours paru devoir être funeste aux dévots qui, comme moi, ont une poitrine délicate. Sans croire que le Dieu d'Israël attache autant d'importance à ce cérémonial que le gardien de la synagogue, je le trouvai plus convenable et plus commode que l'usage établi dans les mosquées et dans les pagodes, où l'on ne peut entrer que pieds nus : toutes choses que je crois, d'ailleurs, très-indifférentes à la Divinité.

La famille que j'attendais arriva ; M. d'Arcis, son gendre et son petit-fils vinrent se placer près du lutrin, au banc de M. Lévy. J'allai les y joindre. Madame Lévy et mademoiselle Victorine étaient montées dans la galerie supérieure réservée aux femmes, conformément au commandement du Deutéronome qui prescrit formellement la séparation des deux sexes dans l'enceinte consacrée à la prière.

A en juger d'après l'extrême simplicité de leurs vêtements, les juifs qui hantent habituellement

cette synagogue n'appartiennent pas à la classe opulente de cette société. M. Samuel, à qui j'en faisais la remarque, convint avec moi que ses riches coréligionnaires (à l'exception de trois chefs de sa famille dont il faisait partie) n'assistaient que deux fois l'an au service divin, et ne contribuaient, du moins dans la synagogue allemande où nous nous trouvions, que pour une somme très-modique aux frais du culte, bien qu'ils ne se montassent annuellement qu'à 25 ou 30 mille francs au plus.

Rien de plus simple que le service de la synagogue ; il consiste dans la prière, la lecture de l'Ancien Testament, et le chant de quelques psaumes.

La prière des juifs est contenue dans le formulaire de leur culte : le rabbin de service la lit avec solennité ; à la fin de chaque verset, les assistants répondent *Amen*.

La lecture de l'Ancien Testament se compose de quelques versets du Deutéronome et du livre des Nombres, que récitent alternativement le rabbin et l'assemblée.

L'office se termine par des psaumes en contrepoint d'une rare harmonie. La voix superbe et le talent remarquable du coryphée principal attireraient, il y a quelques années, à la synagogue

allemande, la plus brillante société de Paris. On connaît l'empire de la vogue et la puissance de la musique sur l'imagination des femmes du grand monde, et l'on put craindre un moment que l'enthousiasme qu'inspirait le chanteur hébreu et ses jeunes acolytes ne fit grand tort à l'Opéra-*Buffa* et ne peuplât la synagogue de la rue de Nazareth aux dépens de l'église Saint-Roch.

Le lendemain, nous assistâmes en famille au mariage d'une petite-nièce de M. d'Arcis qui se célébrait au temple protestant de la rue Saint-Honoré. Là, rien ne parle aux yeux, ne charme l'oreille, ne frappe l'imagination; tout s'adresse à la raison de l'homme, à son instinct religieux. Dans ce temple, aucune image, aucun symbole, aucune inscription même ne détourne la pensée absorbée dans une intime contemplation.

Dans le temple, comme dans la synagogue, l'exercice du culte se borne à la lecture de la Bible, à la prière sur le texte de l'évangile du jour, à la prédication et au récit mesuré de quelques psaumes.

La cérémonie du mariage avait commencé dans la salle des conférences, par une espèce d'acte civil; elle s'acheva dans le temple, au pied de l'autel.

Après la bénédiction nuptiale, le ministre du saint Évangile adressa du haut de la chaire, aux jeunes mariés, un discours où le tableau du bonheur, des peines et des plaisirs de l'union conjugale était tracé avec tant de charmes, tant d'éloquence, que l'assemblée en fut émue jusqu'aux larmes. Je crus pourtant m'apercevoir que l'austérité du culte protestant, le défaut de pompe, l'absence de toute espèce de séduction qui le recommandent aux yeux de la philosophie, agissaient moins vivement sur le cœur et l'esprit des deux enfants. A cet âge, on est plus facilement convaincu que persuadé, et l'on entend mieux par les yeux que par les oreilles.

Je n'oserais pas assurer que M. d'Arcis n'ait montré un peu de partialité en faveur du culte catholique en conduisant sa famille à Saint-Roch, le dimanche où nous assistâmes à la grande-messe de cette paroisse. Tout semblait y avoir été calculé pour agir sur la jeune imagination de Gabriel et de Victorine. Cette dernière nous donna la mesure exacte de l'effet que cette épreuve avait faite sur elle en nous disant, pour premier mot en rentrant au logis, qu'elle s'était plus amusée qu'à l'Opéra, où elle avait été conduite pour la première fois la semaine dernière.

Il y avait quelque chose de vrai dans cette

comparaison profane. La file des voitures rangées aux environs du portail de Saint-Roch, la parure des femmes dont l'église était remplie; le prix des chaises tiercé comme au théâtre aux jours de représentation extraordinaire; le charme d'une messe en musique de la composition de Chérubini, exécutée par les premiers sujets de l'Académie royale de musique; les sons de l'orgue touché par un maître habile exécutant les airs de *Moïse* et d'*Othello*: tous ces brillants accessoires composaient un spectacle magnifique qui pouvait laisser douter un moment à l'homme le plus religieux, s'il assistait à une cérémonie de l'Église ou à une représentation théâtrale.

Le prône ( que l'on peut, en suivant la même idée, regarder comme un entr'acte de la grand-messe ) n'était point de nature à détruire l'illusion. Le curé avait pris pour texte de son instruction pastorale la peinture de l'enfer et les châtimens éternels que le Père des humains, infiniment bon, infiniment aimable, inflige à ses coupables enfans. Il était facile de voir que le prédicateur avait mis à contribution la *divine comédie* du Dante dans le tableau effroyablement romantique dont il épouvanta son aimable auditoire. Jamais scène de mélodrame, jamais conte

fantastique n'avait ébranlé plus vivement les nerfs de nos élégantes Parisiennes; plusieurs se seraient trouvées mal sans le flacon d'éther ascétique dont elles avaient eu soin de se munir.

Si de tous les moyens employés pour rendre cette représentation plus intéressante, celui d'une quêteuse jeune et jolie ne fut pas le plus productif, c'est que l'auditoire ne se composait guère que de femmes et d'enfans. Je crus m'apercevoir que trois autres quêtes, pour *les besoins de l'église*, pour *le luminaire*, pour *les pauvres honteux*, n'augmentèrent pas considérablement la recette.

C'est dans une assemblée de famille, convoquée pour cet objet spécial, que Gabriel et Victorine firent choix de la religion à laquelle chacun d'eux voulait appartenir.

Je regrette que la gravité de mon sujet ne me permette pas d'entrer dans quelques détails sur les incidents qui égayèrent outre mesure cette scène d'intérieur dont je dois me borner à faire connaître le résultat.

Victorine se décida pour le culte protestant par la seule raison qu'il lui paraissait absurde de prier Dieu dans une langue que l'on n'entend pas.

Gabriel allait se prononcer pour la religion de

son père, si quelques mots de son aïeul n'eussent amené sur le baptême des juifs une petite explication qui changea tout-à-coup sa résolution. Gabriel s'est fait catholique en apprenant l'origine de la fête que cette église célèbre le jour de l'an.

L'ERMITE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN.



## LES FÊTES PUBLIQUES

A PARIS.



Après les visites du jour de l'an, un dîner de cérémonie ou un repas de corps, un concert d'amateurs, une sonate exécutée par la demoiselle de la maison, une réunion où l'on s'exerce à deviner des charades et des énigmes;

Après les harangues de certains députés, une discussion de finances, une leçon de l'École de